

# No. 50 - L'emploi de l'argent

Tous droits réservés.

Edition numérique © Yves Petrakian, Juillet 2003

**« Et moi je vous dis: Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que, lorsqu'elles viendront à vous manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » (Lu 16:9)**

NOTRE SEIGNEUR, après avoir raconté la belle parabole de l'enfant prodigue, adressée surtout à ceux qui murmuraient de ce qu'il recevait les péagers et les gens de mauvaise vie, ajoute un récit d'un autre genre, à l'adresse plus spécialement des enfants de Dieu. «Jésus disait à ses disciples (et non pas aux Scribes et aux Pharisiens, auxquels il avait parlé en premier lieu): Un homme riche avait un intendant qui fut accusé devant lui de lui dissiper son bien. Et l'ayant fait venir, il lui dit: Qu'est-ce que j'entends dire de toi? Rends compte de ton administration; car tu ne pourras plus désormais administrer mon bien. (Lu 16:1-2)»

Après avoir signalé le moyen que l'intendant infidèle employa pour se garantir contre les temps de disette, notre Seigneur ajoute: «Son maître loua cet intendant infidèle;» il le loua d'avoir eu de la prévoyance. Puis vient cette réflexion importante: «Les enfants de ce siècle sont plus prudents en leur génération que les enfants de lumière (Lu 16:8),» Ce qui signifie que ceux qui n'ont leur portion que dans ce monde sont plus sages; non pas d'une manière absolue, car ils sont tous, sans exception, les plus grands insensés, les fous les plus remarquables que la terre porte; mais «dans leur génération,» dans la voie qu'ils suivent, ils sont plus d'accord avec eux-mêmes, ils sont plus fidèles aux principes qu'ils ont adoptés, plus persévérants dans la poursuite de leur but, «que les enfants de lumière,» que ceux qui voient «la lumière de la gloire de Dieu dans la personne de Jésus-Christ.» Viennent ensuite les paroles de notre texte: «Et moi (le Fils unique de Dieu, le Créateur, le Seigneur, le Maître des cieux et de la terre et de tout ce qui y est contenu, le juge de tous les hommes, à qui vous devrez rendre compte de votre administration, quand vous cesserez d'être Ses intendants), je vous dis (vous avez une leçon à apprendre même de cet infidèle économe): faites-vous des amis (par une sage prévoyance) avec ces richesses injustes.» Plus littéralement: avec ce Mammon d'iniquité. «Mammon» signifie richesses, ou argent. Jésus appelle les richesses «Mammon d'iniquité,» soit à cause de la manière injuste dont on se les procure souvent, soit à cause de l'emploi malhonnête que l'on fait de ce qui a été honorablement gagné. «Faites-vous des amis» avec cet argent, en faisant tout le bien possible, aux enfants de Dieu surtout, «afin que lorsqu'elles viendront à vous manquer,» quand vous retournerez à la poussière et que vous n'aurez plus votre place sous le soleil, ceux qui vous ont précédé «vous reçoivent,» en vous souhaitant la bienvenue, «dans les tabernacles éternels.»

Notre Seigneur donne ici à tous Ses disciples, une excellente leçon de morale chrétienne sur le bon emploi de l'argent. C'est là un sujet dont les gens du monde parlent souvent à leur manière; mais qui n'a été que très imparfaitement étudié par ceux que Dieu a appelés du milieu de ce monde. Ceux-ci n'attachent généralement pas à cette question du bon emploi de cet excellent talent, l'importance dont elle est digne. Ils ne comprennent pas comment ils doivent l'employer pour lui faire produire la plus grande somme possible de bien. L'introduction de l'argent dans le monde est un exemple admirable de la sage et bonne Providence de Dieu. Néanmoins, les poètes, les orateurs, les philosophes, dans presque tous les âges et tous les pays, sont d'accord pour flétrir l'argent comme le plus grand corrupteur du monde, la ruine de la vertu, le fléau de la société.

Rien n'est plus commun que de les entendre dire: Nocens ferrum, ferroque nocentius aurum.  
Le fer est nuisible; mais l'or l'est bien plus.

De là la plainte lamentable:

Effodiuntur opes, irritamenta malorum.

On creuse la terre pour des richesses qui excite nos mauvaises passions!

Un auteur célèbre exhorte gravement ses concitoyens, pour en finir avec tous les vices, à jeter «dans la mer la plus rapprochée la cause d'un si grand mal.»

In mare proximum Summi materiem mati!

Mais tout cela n'est-il pas un pur bavardage? Y a-t-il là la moindre raison? Pas la moindre. Car, enfin, si le monde est corrompu, la faute en est-elle à l'or et à l'argent? «C'est l'amour de l'argent,» et non pas l'argent lui-même «qui est la racine de tous les maux. (1Ti 6:10)» La faute ne retombe pas sur l'argent, mais sur ceux qui l'emploient. On peut en faire un mauvais usage; de quoi n'abuse-t-on pas? Mais il y a aussi une bonne manière de s'en servir. On peut en faire le meilleur ou le pire des usages. Impossible de dire les avantages que les nations civilisées en retirent dans les

affaires; c'est l'instrument le plus commode pour toute espèce de commerce, et, si nous nous en servions avec une sagesse chrétienne, il nous offrirait le moyen de faire toutes sortes de bonnes choses. Il est évident que, si les hommes avaient conservé leur innocence primitive, s'ils étaient «pleins du Saint-Esprit,» comme l'étaient les membres de la jeune Eglise de Jérusalem, où «personne ne disait que ce qu'il possédait fut à lui en particulier,» mais où «toutes choses étaient communes, (Act 4:32)» on en viendrait à abandonner l'emploi de l'argent. Nous n'imaginons pas, par exemple, que, dans le ciel, il existe quelque chose d'analogue à l'argent. Mais, dans l'état actuel de la société, l'argent est un don excellent de Dieu; il répond à Ses plus nobles desseins. Dans la main des enfants de Dieu, l'argent est du pain pour celui qui a faim, un breuvage pour celui qui a soif, des vêtements pour ceux qui sont nus; il procure au voyageur et à l'étranger un lieu où ils peuvent reposer leur tête. Il nous permet en quelque sorte, de tenir lieu de mari à la veuve, de père à l'orphelin. Il nous fournit le moyen de défendre l'opprimé, de ramener à la santé le malade, de donner du repos à celui qui souffre; il peut suppléer aux yeux de l'aveugle, aux pieds du boiteux; il peut aider à ramener le mourant des portes du tombeau.

Il est donc du plus haut intérêt que tous ceux qui craignent Dieu sachent comment employer ce précieux talent, afin de lui faire produire ces résultats magnifiques, dans la plus large mesure possible. Il me semble que toutes les directions nécessaires à cet effet peuvent se résumer en trois règles de la plus grande simplicité. En les observant rigoureusement, nous pourrions devenir des économistes fidèles du «Mammon d'iniquité.»

I

La première de ces règles, (que celui qui écoute comprenne!) c'est: Gagnez tout ce que vous pouvez! Ici nous pouvons tenir le même langage que les enfants de ce siècle; nous les rencontrons sur leur propre terrain. C'est notre devoir, notre impérieux devoir de gagner autant que possible, à condition toutefois de ne pas acheter trop cher les richesses, de ne pas les payer plus qu'elles ne valent. Nous ne devons pas, par exemple, pour gagner de l'argent, perdre notre vie, ni, ce qui revient au même, ruiner notre santé. Par conséquent, l'espoir du gain ne doit pas nous porter à entreprendre ou à continuer un travail tellement pénible ou tellement prolongé qu'il puisse altérer notre constitution. Nous ne devons ni commencer ni continuer un travail qui nécessite la privation de la somme de nourriture ou de sommeil que la nature réclame. Il faut en convenir, il y a une grande différence dans la nature des occupations. Il y a des travaux qui sont tout à fait malsains, comme ceux qui nécessitent la manipulation de l'arsenic ou d'autres substances nuisibles, ou la respiration d'un air vicié par les exhalaisons du plomb fondu, travaux qui, à la longue, doivent ruiner les constitutions les plus robustes. Il y en a d'autres qui ne sont préjudiciables qu'à des personnes à la constitution faible tels que les travaux de bureau, surtout lorsqu'on est obligé d'écrire assis, la poitrine penchée sur la table, et cela pendant de longues heures entières. Il ne faut à aucun prix se soumettre à ce que la raison ou l'expérience nous démontre être nuisible à la santé ou aux forces. «La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? (Mt 6:25)» Si nous sommes engagés dans un de ces emplois, nous devons le quitter le plus tôt possible et le remplacer par quelque autre, moins lucratif peut-être, mais qui ne sera pas nuisible à notre santé.

Il faut, en deuxième lieu, gagner autant qu'on peut, sans nuire à l'esprit, pas plus qu'au corps. Nous n'avons pas le droit de nuire à notre esprit; nous devons, en tout cas, conserver l'avantage d'une bonne conscience. Nous ne devons pas entreprendre ou continuer un commerce illicite, contraire à la loi de Dieu ou à celle de notre pays. Tel serait, par exemple, un commerce qui frauderait l'Etat sur les droits de douane qui lui sont dus; car il y a au moins autant de mal à voler l'Etat qu'à voler notre voisin. L'Etat a autant de droit sur les impôts que nous sur nos maisons et nos vêtements. Il y a d'autres industries légitimes en elles-mêmes, qu'on ne peut plus exercer, au moins en Angleterre, sans être obligé de mentir ou de tromper, ou sans se conformer à quelque usage qui n'est pas d'accord avec une bonne conscience. Il faut s'éloigner de pareils commerces avec une sainte horreur, sans s'inquiéter du gain que l'on pourrait y faire à la condition de pécher comme les autres; car, pour gagner de l'argent, nous ne devons pas perdre notre âme. Il y a d'autres emplois, auxquels bien des gens peuvent vaquer sans exposer soit leur corps soit leur âme; mais vous, peut-être, vous ne le pourriez pas; vous vous laisseriez entraîner dans une société qui perdrait votre âme; l'expérience a dû vous apprendre qu'il vous est impossible de vous livrer à une telle occupation sans subir une influence mauvaise. Il y a peut-être une idiosyncrasie, une particularité dans votre tempérament moral (comme il y en a dans notre constitution physique) qui rendrait mortel pour vous ce qui ne fait aucun mal à un autre. Je suis convaincu, pour en avoir fait l'expérience, que je ne pourrais pas me livrer tout entier à l'étude des sciences exactes (mathématiques, arithmétique, algèbre), sans courir le risque de devenir déiste, peut-être même athée. D'autres, je le sais, consacrent toute leur vie à ces études sans en souffrir. Personne ici ne peut se prononcer pour un autre. Chaque homme doit juger pour lui-même et s'abstenir de tout ce qui peut nuire à son âme.

Nous devons, en troisième lieu, gagner autant que possible, sans nuire à notre prochain. Nous ne devons, nous ne pourrions lui nuire, si nous l'aimons comme nous-mêmes. En aimant notre prochain comme nous-mêmes, il nous sera impossible de lui nuire dans ses biens. Nous ne pourrions pas lui ravir le revenu de ses terres, encore moins ses terres elles-mêmes et ses maisons, soit par le jeu, soit par des honoraires exorbitants (comme médecins, notaires, etc.) soit en exigeant un taux d'intérêt que la loi ne permet pas. Tout ce qui a rapport à l'exploitation de la misère par

des prêts sur gages doit être exclu. Tout homme impartial reconnaîtra que les avantages qu'on en retire sont bien contrebalancés par les maux qui en résultent. Et quand bien même il n'y aurait pas de conséquences fâcheuses, il ne nous est jamais permis de «faire le mal pour qu'il en résulte du bien.» Nous ne pouvons pas, avec une bonne conscience, vendre au dessous du cours; nous ne pouvons pas ruiner le commerce du voisin, afin d'écouler notre marchandise; nous pouvons encore moins débaucher ou recevoir les domestiques ou ouvriers dont il a besoin. Celui qui, pour gagner, dévore le bien de son frère, gagera la condamnation de l'enfer.

Il est interdit de gagner en faisant du tort à son frère dans son corps. Nous ne devons rien vendre qui puisse nuire à sa santé; et en première ligne, ce feu liquide, connu sous le nom d'eau-de-vie et de spiritueux Il est vrai que ces spiritueux ont leur place dans la médecine et peuvent être utiles dans certaines maladies; mais leur usage serait rarement nécessaire si l'on n'avait pas, par leur moyen, à suppléer à la maladresse du médecin. Il n'y a que ceux qui les fabriquent et qui les vendent comme remèdes qui puissent avoir la conscience nette. Mais où sont-ils? Qui sont ceux qui ne préparent leurs spiritueux que dans ce but? En connaissez-vous dix en Angleterre? Ceux-là, vous pouvez les excuser. Mais tous ceux qui vendent ces liqueurs à qui veut les acheter, sont des empoisonneurs publics. Il tuent leurs concitoyens en masse, sans grâce, ni pitié. Il les poussent en enfer, comme un troupeau de brebis à la boucherie. Et que gagnent-ils? N'est-ce pas le sang de ces hommes? Qui donc leur envierait leurs vastes domaines, leurs somptueux palais? Une malédiction repose sur ces demeures, la malédiction de Dieu s'attache aux pierres, à la charpente et au mobilier de leur maisons. Maudits de Dieu sont leurs jardins, leurs avenues, leurs bosquets; c'est un feu qui brûle jusqu'au fond de l'abîme. Il y a du sang, du sang partout. Les fondements, les planchers, les murailles, les toits, tout est teint de sang. Et peux-tu espérer, ô homme de sang, quoique tu sois «vêtu d'écaille et de fin lin et que tu te traites somptueusement tous les jours,» que tu pourras faire passer tes champs du sang à la troisième génération? Certainement non! car il y a un Dieu dans le ciel; ton nom sera effacé comme celui de ceux que tu as perdus corps et âme; "ton monument périra avec toi!"

Et ne sont-ils pas presque aussi coupables ces chirurgiens, ces pharmaciens, ces médecins qui jouent avec la vie ou la santé de leurs clients, afin de gagner davantage, en prolongeant la douleur ou la maladie qu'ils pourraient enlever promptement, et qui reculent la guérison de leur malade pour piller son argent? Sera-t-il innocent devant Dieu, celui qui ne diminuera pas, autant que possible, la souffrance et qui ne la supprimera pas le plus tôt qu'il pourra? Il ne saurait l'être. Il «n'aime pas son prochain comme lui-même,» cela est de toute évidence. Il ne «fait pas aux autres ce qu'il voudrait que les autres lui fissent.»

Ce gain-là a coûté bien cher; n'en est-il pas ainsi de tout ce que l'on obtient en portant atteinte à l'âme de son frère, en nourrissant directement ou indirectement ses convoitises ou son intempérance, ce que ne pourra jamais faire celui qui a la crainte de Dieu et le désir de Lui plaire? Que tous ceux qui sont en rapport avec les cabarets, les théâtres, les maisons de jeux et les autres lieux de dissipation, y fassent bien attention. Si ces maisons contribuent aux intérêts des âmes, vous êtes libres de tout blâme, votre vocation est bonne, votre gain est innocent; mais si ces maisons sont mauvaises en elles-mêmes, ou si elles favorisent le mal, alors il est à craindre que vous n'ayez un bien triste compte à rendre. Oh! prenez garde que Dieu ne dise en ce jour-là: «Ce méchant-là mourra dans son iniquité; mais je redemanderai son sang de ta mains. (Ez 3:18)»

Ces restrictions et ces réserves faites, il est du devoir de tous ceux qui sont dans le commerce de pratiquer cette première règle de la sagesse chrétienne: «Gagnez tout ce que vous pouvez.» Gagnez donc tout ce que vous pouvez par un travail honnête; déployez la plus grande diligence dans l'exercice de votre vocation; ne perdez pas de temps. Si vous comprenez bien la nature des rapports que vous soutenez avec Dieu et avec les hommes, vous savez bien que vous n'avez pas un moment à perdre. Si vous comprenez votre tâche comme vous le devez, vous ne saurez pas ce que c'est que d'avoir du temps inoccupé. Dans chaque métier, il y a de quoi remplir toutes les heures de toutes les journées. Quel que soit votre travail, si vous vous y mettez de tout votre cœur, vous n'aurez pas de loisir pour d'inutiles et frivoles passe-temps. Il y a toujours quelque chose de mieux à faire, quelque chose qui peut vous être utile, sans gaspiller ainsi votre temps. «Tout ce que ta main trouve à faire, fais-le de tout ton pouvoir (Ecc 9:10),» et cela sans retard, sans le remettre d'un jour à l'autre, ni même d'une heure à l'autre. Ne renvoie pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui. Travaille aussi bien que possible; ne dors pas, ne bâille pas sur ton ouvrage. Mets-y toute ton âme. Ne t'épargne aucune peine. Ne fais rien à moitié, ou d'une manière légère et insouciant. Que rien dans ton commerce ne soit négligé de ce qui peut être fait par le travail et par la patience.

Gagnez tout ce que vous pouvez, en faisant usage de votre bon sens, et de toute l'intelligence que Dieu vous a donnée. Il est étonnant de voir combien peu de personnes font cela et combien d'hommes se contentent de marcher dans les vieilles ornières tracées par leurs ancêtres! Que ceux qui ne connaissent pas Dieu agissent ainsi, il ne faut pas s'en étonner. Ce ne sera pas votre cas. C'est une honte pour un chrétien de ne pas mieux faire que les autres dans tout qu'il entreprend. Vous devriez toujours apprendre quelque chose, soit de l'expérience des autres, soit de la vôtre, par la lecture ou par la réflexion de manière à faire mieux aujourd'hui que vous ne faisiez hier. Ayez soin de mettre en pratique ce que vous apprenez, afin de tirer le meilleur parti de tout ce que vous avez en main.

Après avoir gagné tout ce que vous pourrez, par une sage honnêteté et une persévérance infatigable, n'oubliez pas que la seconde règle de prudence chrétienne, c'est: Epargnez tout ce que vous pouvez. Ne jetez pas ce précieux talent à la mer; laissez cette folie aux philosophes païens. Ne le gaspillez pas en dépenses inutiles, ce qui serait la même chose que de le jeter à l'eau. N'en dépensez aucune partie pour la satisfaction des convoitises de la chair, des convoitises des yeux, ou de l'orgueil de la vie.

Reprenons ces trois idées. Ne dépensez rien pour la satisfaction des convoitises de la chair, pour vous procurer les plaisirs des sens, notamment ceux de la table. je ne dis pas seulement: évitez la glotonnerie et l'intempérance; un honnête païen condamnerait ces choses. Mais il y a une espèce de sensualité rangée et reçue, un élégant épicurisme, qui ne dérange pas tout de suite l'estomac, qui ne détériore pas, d'une manière sensible au moins, l'intelligence, mais qui (pour ne pas parler d'autres effets) ne peut être satisfait qu'au prix de dépenses considérables. Retranchez toute cette dépense. Méprisez ces délicatesses et cette variété de mets; contentez-vous de donner à la nature le nécessaire.

Ne gaspillez pas votre argent en satisfaisant la convoitise des yeux, par une toilette inutile ou dispendieuse, ou par de vains ornements. Ne le gaspillez pas en ornements superflus dans votre maison, en meubles inutiles ou coûteux, en tableaux de prix, en peinture et dorure, en livres rares, ou bien encore en jardins plutôt fastueux que productifs. Que votre voisin, qui ne sait rien de mieux, fasse cela; «laissez les morts ensevelir leurs morts. (Mt 8:22)» Mais, à vous, le Maître dit: «Que t'importe! toi, suis-moi. (Jea 21:22)» Si vous le voulez, vous le pouvez.

Ne dépensez pas votre argent pour satisfaire l'orgueil de la vie, pour obtenir l'admiration et les louanges des hommes. Ce motif de dépense accompagne souvent l'un des précédents, ou même il se combine avec l'un et l'autre. On fait de grosses dépenses de table, de toilette, d'ameublement, non pas seulement pour satisfaire son appétit, le plaisir de ses yeux ou son imagination, mais surtout par vanité. Aussi longtemps que vous vous traiterez bien, vous trouverez des gens pour chanter vos louanges. Aussi longtemps que vous vous serez «vêtus de pourpre et de fin lin et que vous vous traiterez bien et magnifiquement tous les jours, (Lu 16:19)» il y aura des gens pour vanter votre bon goût, votre générosité, votre hospitalité. Mais c'est payer trop cher leur approbation. Contentez-vous de l'honneur qui vient de Dieu.

Qui voudrait dépenser son argent en satisfaisant ces convoitises, quand on sait que leur complaire c'est augmenter leur force? Il n'y a rien de plus sûr, et l'expérience de tous les jours le prouve; plus on leur accorde, plus elles son exigeantes. Quand vous dépensez quelque chose pour la satisfaction de vos sens, vous payez tant pour votre sensualité. Quand vous réservez tant pour le plaisir de vos yeux, vous augmentez d'autant votre curiosité et votre attachement pour ces choses qui périssent. Lorsque vous achetez ce que les hommes louent, vous achetez un peu plus de vanité. N'aviez-vous donc pas déjà assez de sensualité, de curiosité, de vanité? Cette augmentation vous était-elle nécessaire? Et voudriez-vous avoir à déboursier de l'argent pour cela? Mais quelle étrange sagesse que la vôtre! Pensez-vous que jeter son argent à la mer serait une folie plus nuisible?

Et ce que vous ne devez pas faire pour vous-même, pourquoi le feriez-vous pour vos enfants? Pourquoi gaspilleriez-vous l'argent pour leur donner une nourriture délicate, de riches habits et des bagatelles de tous genres? Pourquoi leur achèteriez-vous encore plus d'orgueil, de convoitise, de vanité, de désirs insensés et pernicieux? Hélas! n'en ont-ils pas assez? La nature les en a amplement pourvus. Pourquoi accroîtrez-vous vos dépenses pour augmenter leurs tentations et leurs périls, et pour leur percer le coeur de plus de chagrins?

Ne leur laissez pas cet argent pour qu'ils le gaspillent. Si vous avez quelque raison de croire qu'ils dissiperont ce qui est à vous, pour la satisfaction et l'accroissement de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux ou de l'orgueil de la vie; c'est-à-dire au péril de leurs âmes et de la vôtre, ne placez pas ces pièges sous leurs pas. Vous ne voulez pas donner vos fils et vos filles à Moloch; ne les livrez pas à Bélial. Ayez pitié d'eux et éloignez d'eux ce qui serait, vous pouvez le prévoir facilement, une pâture pour leurs péchés et le moyen d'augmenter leur perdition éternelle. Combien se trompent ces parents qui croient qu'ils n'en pourront jamais laisser assez à leurs enfants! Quoi! vous craignez donc de ne pas les pourvoir suffisamment de flèches, de brandons, de désirs insensés et nuisibles, d'orgueil, de convoitise, d'ambition, de vanité et de feux éternels! Malheureux que tu es! tu crains où il n'y a aucun sujet de crainte Assurément eux et toi, quand vous lèverez vos yeux dans les enfers, vous en aurez assez de «ce ver qui ne meurt point, de ce feu qui ne s'éteint point. (Mr 9:48)»

«Que feriez-vous, me direz-vous, à ma place, si vous aviez une fortune considérable à laisser?» je ne sais pas ce que je ferais, mais je sais bien ce que je devrais faire, sur ce point, il n'y a pas de doute raisonnable. S j'avais un enfant, le plus jeune ou le plus âgé, peu importe, qui connût la valeur de l'argent, qui, dans ma conviction, en ferait le meilleur usage, je considérerais, que mon devoir absolu et impérieux serait de lu laisser la meilleure partie de ma fortune, en ne léguant aux autres que juste assez pour leur permettre de vivre comme ils ont été élevés. «Mais quoi!

si tous vos enfants ignoraient le véritable usage de l'argent, que feriez-vous?» je devrais (c'est là, je le sais, une parole dure, et qui peut l'entendre?), je devrais leur laisser tout juste ce qu'il leur faudrait pour vivre, et puis disposer du reste au mieux de mes lumières, en ayant en vue la gloire de Dieu.

III

Mais que personne ne croie qu'il a fait son devoir en se bornant à «gagner le plus possible et à épargner le plus possible,» s'il s'arrête là. Tout cela n'est rien, s'il ne fait un pas de plus, s'il n'a pas en vue un but plus élevé. Peut-on dire qu'un homme épargne, quand c'est tout simplement pour amasser qu'il ne dépense rien? Autant vaudrait jeter votre argent à la mer que de l'enfouir dans la terre, et autant vaudrait l'enfouir dans la terre que de l'entasser dans un coffre-fort ou dans une banque. Ne pas s'en servir, c'est le jeter. Si, vraiment, vous voulez «vous faire des amis avec ce Mammon d'iniquité,» ajoutez la troisième règle aux deux autres. Vous avez d'abord gagné autant que possible, puis épargné autant que possible; enfin, «donnez tout ce que vous pouvez.»

Pour vous aider à voir le bien-fondé de cette règle, rappelez-vous que le Possesseur du ciel et de la terre, en vous donnant l'existence, en vous plaçant ici-bas, ne vous y a pas mis comme propriétaire, mais comme intendant. Comme tel, Il vous a confié, pour un moment, toutes sortes de biens; mais la propriété de Ses biens est inaliénable, elle est entièrement à Lui. Vous-même, vous ne vous appartenez pas; vous êtes à Lui; ainsi en est-il de tout ce que vous possédez. Votre âme n'est pas à vous, votre corps n'est pas à vous; ils sont à Dieu. Vos biens ne Lui appartiennent-ils pas aussi? Il vous a dit, de la façon la plus directe et la plus claire, que vous devez vous en servir de telle sorte que ce soit un sacrifice saint et agréable par Jésus-Christ. C'est ce service facile qu'Il a promis de récompenser par le poids d'une gloire éternelle.

On peut résumer en quelques mots les directions que Dieu nous a données sur la manière d'utiliser notre argent. Si vous voulez être un intendant fidèle et sage des biens que Dieu vous a confiés, et qu'Il pourrait reprendre quand bon Lui semblera, prenez d'abord ce qu'il vous faut pour vous-même, pour votre nourriture, vos habits, tout ce que la nature réclame raisonnablement pour la conservation du corps; faites la même chose pour votre femme et pour vos enfants, vos domestiques et tous ceux qui vivent sous votre toit. Si, après il reste quelque chose, alors «faites du bien aux frères dans la foi. (Ga 6:10)» S'il reste encore quelque chose, «pendant que nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous. (Ga 6:10)» En faisant cela vous donnerez autant que possible. Je me trompe, vous donnerez, dans un sens, tout ce que vous avez; car tout ce qui est dépensé, non seulement pour le soulagement des pauvres, mais pour vos propres besoins et ceux de votre famille, est dépensé pour Dieu. Vous aurez rendu «à Dieu ce qui appartient à Dieu. (Mt 22:21)»

Mais si jamais un doute s'élève dans votre esprit, au moment de faire une dépense pour vous ou pour votre famille, vous pouvez aisément le faire disparaître. Demandez-vous sérieusement et calmement:

1° En faisant cette dépense, est-ce que j'agis comme un chrétien doit agir, comme l'intendant et non comme le propriétaire des biens de mon Maître?

2° En faisant cette dépense, est-ce que j'obéis à la Parole de Dieu? Dans quel passage de l'Écriture me recommande-t-il d'agir ainsi?

3° Puis-je présenter cet acte, cette dépense comme un sacrifice à Dieu par Jésus-Christ?

4° Suis-je en droit d'attendre une récompense lors de la résurrection des justes pour ce que je vais faire? Vous n'aurez pas souvent besoin d'aller plus loin pour chasser le doute qui se sera élevé dans votre esprit; mais, au moyen de ces quatre questions, vous recevrez la lumière dont vous aurez besoin pour choisir le chemin où vous devez marcher.

Si le doute persiste, priez et reprenez tous les points indiqués. Essayez de dire, avec une bonne conscience, à Celui qui sonde les cœurs: «Seigneur, tu sais que je suis sur le point de faire une dépense, pour cet article de nourriture, de toilette ou d'ameublement. Tu sais que j'agis dans cette circonstance avec sincérité, comme un intendant de Tes biens; je suis sur le point d'en dépenser une partie pour l'usage pour lequel Tu me les a confiés. Tu sais que je fais ceci pour obéir à Ta parole, comme Tu le commandes et parce que Tu le commandes. Que ce soit, je T'en supplie, un sacrifice saint, qui Te soit agréable par Jésus-Christ! Donne-moi une preuve en moi-même que pour ceci, pour ce travail d'amour, Tu me récompenseras, quand Tu rendras à chacun selon ses œuvres.» Si votre conscience,

éclairée par le Saint-Esprit, vous rend témoignage que cette prière est agréable à Dieu, vous n'avez aucune raison de douter que cette dépense est juste et bonne, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Vous voyez maintenant ce que c'est que de se faire «des amis de ces richesses injustes,» et par ce moyen vous pouvez vous assurer que, «lorsqu'elles viendront à vous manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.» Vous voyez la nature et l'étendue de la vraie prudence chrétienne, en rapport avec l'usage à faire de ce grand talent, l'argent. Gagnez tout ce que vous pouvez, sans nuire à votre prochain ni à vous-même, ni dans le corps ni dans l'âme, en vous appliquant à votre tâche avec une diligence sans relâche et avec toute l'intelligence que Dieu vous a donnée. Epargnez tout ce que vous pouvez, en retranchant tout ce qui pourrait satisfaire les désirs insensés, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, l'orgueil de la vie; ne gaspillez rien pour le péché et pour la folie dans l'emploi de vos biens, soit pendant votre vie, soit dans vos dispositions testamentaires, soit pour vous-même, soit pour vos enfants. Donnez tout ce que vous pouvez ou, en d'autres termes, donnez tout ce que vous avez à Dieu. Ne fixez pas de limites; vous êtes chrétien et non pas juif. Rendez à Dieu, non pas un dixième, non pas un tiers, non pas la moitié, mais tout ce qui est à Lui, que ce soit peu ou beaucoup, en employant le tout pour vous, pour votre famille terrestre, pour votre famille spirituelle, pour l'humanité. C'est ainsi que vous pourrez rendre un bon compte de votre administration, quand vous ne serez plus intendant. C'est ainsi que les oracles de Dieu vous enseignent à agir, par des préceptes généraux ou particuliers, et c'est ainsi que tout ce que vous ferez sera «un sacrifice d'agréable odeur,» et que toutes vos actions seront récompensées, le jour où Dieu viendra avec tous Ses saints.

Frères, pouvons-nous être de sages et fidèles intendants, à moins d'en agir ainsi avec les biens du Seigneur? Nous ne le pouvons pas; non seulement les oracles de Dieu, mais nos consciences, nous le déclarent. Pourquoi tarder? Pourquoi consulter plus longtemps la chair et le sang, ou les hommes du monde? Notre royaume et notre sagesse ne sont pas de ce monde; les coutumes païennes ne nous regardent pas. Nous ne suivons les hommes que dans la mesure où ils suivent Jésus-Christ. Ecoutez-Le aujourd'hui, pendant qu'il est dit: «Aujourd'hui.» Ecoutez Sa voix, obéissez-Lui. Dès maintenant faites Sa volonté. Réalisez les prescriptions de Sa Parole, en ceci et en tout le reste. Je vous en supplie, au nom du Seigneur Jésus, agissez d'une manière digne de votre vocation. Plus de paresse! Tout ce que ta main trouve à faire, fais-le de tout ton coeur. Plus de gaspillage! Supprimez toutes les dépenses que la mode, le caprice, la chair et le sang réclament. Plus d'avarice! Que tout ce que Dieu vous a confié soit bien employé, pour faire autant de bien que possible, de toute manière, à la famille de Dieu et à tous les hommes. Ce n'est pas là, croyez-le, une petite portion «de la sagesse du juste.» Donnez tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes, en sacrifice à Celui qui n'a pas épargné Son Fils, Son Fils unique pour vous, afin que vous vous «amassiez pour l'avenir un trésor placé sur un bon fondement, afin d'obtenir la vie éternelle. (1Ti 6:19)»

[http://www.cmft.ch/no\\_50\\_-\\_lemploi\\_de\\_largent\\_f.php](http://www.cmft.ch/no_50_-_lemploi_de_largent_f.php)